

GABRIELLE DESNOËS

TIRS CROISÉS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-996-8

Dépôt légal : novembre 2023

Lettres à Édith

*« Aimez qui vous aima du berceau dans la bière
Celle que j'aimai seul m'aime encore tendrement :
C'est la Mort – ou la Morte –... Ô délice ! Ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière. »*
Nerval *Les Chimères*

Jeudi 30, encore un jour comme tous les autres, parfaitement identiques... Enfin, je veux dire comme les jours qui ont suivi le départ d'Édith car avant... C'est vrai, avant Édith aussi les jours se répétaient avec une régularité exaspérante mais bizarrement je ne m'en apercevais pas. En fait, ce n'est pas l'identité des jours qui pose problème mais la perception plus ou moins désespérante qu'on en a et ma vie de professeur rigoureux et ponctuel, qui pourrait sembler très monotone à qui la regarde du dehors, était pour moi pleine d'imprévu et de richesses. Tous les matins le réveil sonnait à la même heure et le déjeuner que je prenais sur le coin de ma vieille table était strictement le même. J'ouvrais laborieusement mon grand portail qui grinçait systématiquement et je me disais qu'il me faudrait faire venir quelqu'un pour faire cesser ces bruits détestables, et je n'en faisais rien. Tous les matins ma voiture démarrait mais avant de sortir du jardin il me fallait vérifier que la porte de la maison soit bien fermée et mon cartable bien rempli. Enfin, c'était le départ sur cette route que je connaissais par cœur et que je n'ai jamais cessé d'aimer. Hormis les jours où, pris que j'étais par l'élaboration d'un cours difficile, je dépassais les embranchements sans les voir, le périple était radicalement le même et constituait une

somme de petits rendez-vous précieux : la fontaine Sainte-Geneviève, le lavoir... La chapelle désaffectée, la grande ferme entourée de ses murs, Saint-Vincent, le Palu, etc. Enfin, la ville, ses voitures, ses lumières, ses bruits, l'autre portail qui s'ouvrait, le parking plein et les collègues qui me saluaient d'un signe amical. Enfin, les longs couloirs remplis de sacs abandonnés en désordre et d'adolescents vautreés sans complexe, et la porte de ma salle, là où se jouaient les grands moments de ma vie. Chaque cours est resté une aventure dans laquelle j'avais le sentiment de jouer ma crédibilité, donc, en quelque sorte, ma vie. Chaque soir le périple se faisait en sens inverse pour retrouver la maison de mes grands-parents, puis de mes parents, puis la mienne, son odeur de renfermé si caractéristique, son silence qui me permettait de faire le vide en moi et de me ressourcer. Le temps s'écoulait ainsi avec pour seules variantes les périodes de vacances pendant lesquelles je ne bougeais guère de mon bureau et de ma table de travail, et ces quelques réunions parisiennes où nous nous retrouvions entre collègues afin de mettre en commun notre façon d'aborder nos programmes difficiles qui changeaient chaque année. J'aimais tout particulièrement ces rencontres, pour moi très exotiques. Les femmes sont majoritaires dans l'enseignement, et là, comme ailleurs, mais celles-ci ont des caractéristiques particulières : totalement ou partiellement asexuées, sans âge, elles manifestent pourtant leur appartenance à la féminité avec ostentation, par des vêtements recherchés qui sur elles paraissent souvent ridicules, des bijoux exubérants, un maquillage de cinéma et quand elles ouvrent la bouche, elles donnent l'impression que leur vie entière se résume aux *Pensées* de Pascal, ou aux *Confessions* de Saint-Augustin. C'est pourtant au cours d'une escapade de cet ordre que j'ai rencontré Édith... certainement la femme qui ressemblait le moins à la description précédente. Rien ne nous prédisposait à cette rencontre hormis mon goût pour les flâneries au Quartier latin et les rêveries en terrasse. Il faisait frais mais beau et la journée venait de se terminer par une empoignade entre collègues en désaccord sur le sens d'une page de Nietzsche. J'avais ressenti le besoin de marcher

avant de regagner mon hôtel, un hôtel plutôt médiocre car je n'avais pas réservé le mien à temps et qu'il n'y restait plus de chambre ; et puis j'ai toujours aimé marcher dans les rues des grandes villes, surtout celles de Paris. Je me suis installé sur une belle terrasse de café pour mettre de l'ordre dans les notes prises l'après-midi et voir comment j'allais pouvoir les intégrer à ma pratique professionnelle. Curieusement les bruits de la rue ne m'ont jamais gêné, au contraire, c'est tout juste si je ne réfléchis pas mieux quand je ne parviens plus à distinguer un son d'un autre, comme si ma curiosité était anesthésiée par ce magma, ce chaos sonore dans lequel je renonce à identifier un quelconque message. Mais cette fois-là il ne me fut pas possible de m'abstraire longtemps car derrière moi deux rires de femmes se donnaient la réplique. Impossible de saisir le pourquoi de ces cascades contagieuses. J'ai toujours aimé passionnément les voix ; sans doute est-ce lié à mon amour de la musique. Le timbre d'une voix, la façon dont elle prononce certains mots ont un pouvoir de séduction exceptionnel sur moi sans que je puisse établir une hiérarchie, la voix flûtée supérieure à la voix sourde, ou la voix rauque l'emportant sur la voix cristalline. Savoir pourquoi une voix me trouble me semble impossible, mais ce trouble est un des plus délicieux qu'il m'ait été donné de connaître encore aujourd'hui. Ne pas se retourner ; laisser la magie agir et éviter les désillusions. Qui sait si ce rire si pur, si innocent n'est pas le fait d'une fille disgracieuse et maladroite, ou le second, plus sourd et plus velouté, d'une mégère à apprivoiser. Je ne voulais pas le savoir, pas tout de suite, pas si tôt. Il y avait de rares périodes d'accalmie durant lesquelles je tentais vainement de reprendre mon travail universitaire et d'oublier mon voisinage mais rapidement les paroles explosaient en cascades de rires, comme un orchestre qui attaquerait une ouverture d'Opéra. Peine perdue... J'avais tout imaginé sauf l'épilogue : une grande blonde et une petite rousse, deux brunes à cheveux mi-longs, une potelée au rire frais et une maigrichonne au rire plus grave, tous les cas possibles mais pas le verre renversé par inadvertance sur la manche de ma veste et la jambe de mon pantalon. Cette maladresse me

contraint à établir un contact avec les deux héroïnes de ma rêverie et à revenir sur terre. Estelle était blonde, mince et de taille moyenne, les traits fins mais un peu flous : c'est à elle qu'appartenait le rire qui m'avait enchanté, léger comme une mousse, aérien et volubile, presque un chant de rossignol. Édith, plus brune et plus grande, insolemment naturelle, coiffée à la diable, masquant la rondeur de ses formes sous l'ampleur d'un costume masculin trop grand, et la beauté de sa chevelure sous un béret crânement posé de guingois, toutes deux honteuses et repenties en apparence, ne sachant pas comment s'excuser, comment réparer. Je m'étais écarté précipitamment pour tenter de sauver du désastre les vêtements qui devaient encore me servir pour la journée de colloque du lendemain : c'était fort ennuyeux pour moi car soigneux comme je l'ai toujours été, je m'abstiens de m'encombrer de valise et prends généralement le train avec un minimum tenant dans mon cartable.

Jeudi 31. Je me souviens qu'à cette époque-là j'avais une idée très précise de ce que signifiait à mes yeux la beauté d'une femme ; non que ma vie sentimentale fût particulièrement riche et mouvementée car après un mariage bâclé avec une compagne d'études en tout point charmante mais mortellement ennuyeuse, et un divorce tout aussi bâclé, le tout vite oublié et sans traumatisme important car nous n'avions pas d'enfants, je m'étais contenté de rencontres fortuites, sans lendemain, et sans amertume de part et d'autre : ne rien attendre permet assurément de n'être jamais déçu. Cependant, la beauté des femmes constituait pour moi une source de plaisir indiscutable. Sur cette terrasse de café, ce n'était pas deux jolies femmes que je regardais mais deux êtres uniques, prodigieusement vivants, et totalement inattendus. Tout en réitérant leurs excuses, elles souriaient et me donnaient le sentiment d'être fort amusées par la situation ; finalement j'étais le seul à être gêné. Le regard d'Édith me traversait comme si j'avais été transparent pour elle : nous nous connaissions depuis toujours, inutile de jouer la comédie de l'embarras, il me suffisait de prendre sa carte

afin de lui envoyer la note du pressing et de lui souhaiter une bonne soirée. Je n'ai jamais pu oublier son sourire éclatant, le naturel de ses gestes, la spontanéité de ses propos. J'étais médusé par cet aplomb ; plus que tout, il me semble que ce qui la caractérisait était sans doute cette aptitude qu'elle avait à faire comme si personne ne la regardait ; le monde qui l'entourait était un intrus dans sa vie et elle n'avait aucune raison de composer devant lui, aucune pose : à prendre ou à laisser. Dès cet instant j'ai su que je prenais. J'étais entré par effraction dans un univers qui m'était inconnu et dont je n'avais pas le mode d'emploi.

Je ne fus pas étonné quand quelques mois plus tard elle vint s'installer chez moi ; d'Édith, rien ne pouvait m'étonner. Elle n'avait qu'une valise car, me dit-elle, conservait de sa prime jeunesse l'habitude de voyager léger et du reste elle me trouvait assez bien équipé pour nous deux. Commença alors cette période où tout changea dans ma vie. Les meubles de ma vieille maison que j'avais toujours connus à la même place se retrouvèrent régulièrement propulsés là où on ne les attendait pas. Elle s'amusait de ce changement de décor et affirmait qu'il fallait lutter contre la tendance naturelle à ne jamais remettre en cause ses habitudes. J'avais craint qu'elle ne se lasse rapidement de la solitude dans laquelle je passais mon temps, du calme du village, par ailleurs charmant, où j'habitais, mais il n'en fut rien. Elle avait trouvé un travail qui la conduisait à visiter les médecins du département et paraissait l'effectuer avec autant de plaisir qu'on pouvait en prendre dans l'exercice d'une profession passionnante. En fait, je me suis toujours dit que pour elle les professions étaient interchangeables, que chacune avait son intérêt propre, aucune n'étant supérieure à une autre. Ainsi, elle quittait le matin la maison avec un large sourire pour réapparaître le soir très satisfaite de sa journée : je ne l'ai jamais vue de mauvaise humeur, le monde extérieur n'avait pas de prise sur elle. Nous faisons d'interminables promenades le long de la mer lorsque le temps le permettait, et tenions d'interminables discussions au coin du feu dans le cas contraire ; sa liberté de

pensée m'étonnait, sa vivacité d'esprit aussi : de cette époque j'ai appris la disponibilité à l'instant et le goût de l'imprudence qui constituent assurément aujourd'hui deux des éléments fondamentaux de ma personnalité. Je n'ai jamais posé de questions à Édith même après notre mariage ; j'acceptais sa présence comme un cadeau merveilleux qui donnait de la légèreté et de la profondeur à ma vie, il n'y avait rien à désirer de plus.

Maintenant, quand je repense à ces jours-là, beaucoup de choses me paraissent étranges, et des questions que je ne m'étais jamais posées au cours de notre cohabitation reviennent de façon insistante sans que je parvienne à comprendre comment j'ai pu faire ces impasses. Je ne savais rien de son passé, de sa famille, de son entourage. Hormis Estelle qui nous rendait parfois visite, personne ne s'était manifesté pour rompre notre isolement. Nous nous étions mariés sur un coup de tête dans la plus grande intimité. Il est vrai qu'étant fils unique, et de surcroît brouillé avec le seul parent qui me reste, je me suis toujours arrangé de ma solitude jusqu'à trouver parfaitement naturel ce qui ne l'est pas du tout en réalité. Il aura fallu ce drame du jeudi 30 pour que tout bascule et que surgissent les questionnements et les remords qui me poursuivent. Quand je n'allais pas à l'université, elle avait l'habitude de me réquisitionner pour fermer le grand portail du jardin après son passage ; c'était comme un rituel : elle l'ouvrait, montait dans sa voiture et klaxonnait afin que je sorte, quel que fût le temps, pour lui faire un petit signe de connivence et refermer derrière elle. Ce fut le cas ce matin-là ; la fenêtre entrouverte encadrait son visage espiègle et son sourire éclatant. Le portail clos, je rentrai m'occuper de mes affaires : ouvrir les fenêtres, arroser les plantes, nourrir le chat, préparer mon bureau pour la journée : comment aurais-je pu imaginer une seconde que je venais de lui dire adieu ?